



HAL
open science

Guérir des livres et guérir par les livres selon Rousseau

Nicolas Fréry

► **To cite this version:**

Nicolas Fréry. Guérir des livres et guérir par les livres selon Rousseau. Anthony Mangeon, Victoire Feuillebois. Fictions pansantes. Bibliothérapies d'hier, d'aujourd'hui et d'ailleurs, Hermann, pp.79-101, 2023, Fictions pensantes. hal-04232524

HAL Id: hal-04232524

<https://hal.science/hal-04232524v1>

Submitted on 10 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guérir des livres et guérir par les livres selon Rousseau

Nicolas Fréry

Celui qui a déclaré : « je hais les livres : ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas¹ » semble être à première vue l'un des derniers auteurs dont les études sur la bibliothérapie puissent se réclamer. Le réquisitoire de Rousseau contre les livres, « fléau de l'enfance² » dont Émile sera tenu éloigné jusqu'à un âge avancé, est en effet spectaculaire et bien connu³. À propos de l'inscription « *psychès iatreion* » (« le trésor des remèdes de l'âme⁴ ») qui aurait trôné au fronton de la bibliothèque de Ramsès II, Rousseau note ainsi de façon provocante : « s'il eût compté, et surtout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui de *remèdes*⁵ ? ». La toxicité de la lecture se manifesterait chez Rousseau dès l'origine : dans les pages des *Confessions* où il fait remonter ses premiers souvenirs à sa découverte précoce et enthousiaste des livres, il écrit que les romans lus pendant son enfance lui ont inculqué de fausses idées « dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu [l]e guérir⁶ ». Pourtant, ce même verbe *guérir* affleure à propos d'une autre lecture – celle de Plutarque – qui joue un rôle d'antidote : « le plaisir que je prenais à le relire sans cesse me guérit un peu des romans ». L'auteur des *Confessions* ira jusqu'à se déclarer « *guéri* de [s]es goûts d'enfant et de polisson par celui de la lecture⁷ ». Ainsi Rousseau, qui a composé de vibrants éloges du plaisir de lire malgré ses diatribes répétées contre les dangers de l'imprimé, reconnaît-il à la lecture une paradoxale valeur curative. Loin d'être un simple biblioclaste, comme on a pu le peindre⁸, l'immense lecteur qu'est Rousseau médite sur l'effet salutaire de certaines expériences livresques. Quelle thérapie par les livres se fait jour chez l'un des plus éloquents pourfendeurs des lettres ?

Ce double regard porté sur la lecture se comprend à la lumière de la dialectique du « remède dans le mal », dont Jean Starobinski a montré la fonction matricielle chez un auteur qui « nous engage à considérer d'un seul regard les images du mal, et celles des remèdes ou

¹ Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, dans *Œuvres Complètes* [désormais OC], dir. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959-1994, t. IV, p. 454. Comme l'a montré Nathalie Ferrand, cette phrase, souvent isolée de son contexte, apparaît tardivement dans les manuscrits de l'*Émile*, d'abord sous une forme sensiblement différente de celle, bien plus véhémente, que finit par retenir Rousseau (*Dans l'atelier de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hermann, 2022, p. 151).

² *Ibid.*, p. 357.

³ Voir Colette Ganauchaud, « La lecture, sa valeur, son intérêt chez Rousseau », dans *J-J Rousseau et la lecture*, dir. Tanguy L'Aminot, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, p. 3-18. Plus récemment, Antonia Zagamé souligne combien Rousseau « prend en partie le contre-pied de notre conception contemporaine de la lecture » (« “J’ôte les instruments de [la] plus grande misère [des enfants], savoir les livres”. Émile, les *Fables* de La Fontaine et la réflexion de Rousseau sur les premières lectures », *Cahiers FoReLLIS* [en ligne], dossier « Lectures de la première fois. Lectures d'enfance et découverte d'un genre littéraire », 2021).

⁴ D'après la traduction de Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*, qui compte parmi les premières lectures de Rousseau (OC I, p. 9 ; OC III, p. 1268). La formule *psychès iatreion*, que l'on doit à Diodore de Sicile, pourrait être traduite plus littéralement par « hôpital, dispensaire de l'âme ». Cette formule est aujourd'hui régulièrement citée pour montrer que « prise en son sens le plus large de “traitement par le livre”, la bibliothérapie apparaît aussi ancienne que l'existence des livres et des bibliothèques » (Isabelle Blondiaux, *La Littérature peut-elle soigner ? La lecture et ses variations thérapeutiques*, Paris, Honoré Champion, 2018, p. 10).

⁵ Rousseau, *Lettre à Grimm*, dans OC III, p. 64. Rousseau nuance ensuite son propos en filant la métaphore médicale : « mais passons cette fastueuse inscription. Ces remèdes sont excellents, j'en conviens, et je l'ai déjà répété bien des fois ; mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérément, et sans égard au tempérament des malades ? » (*ibid.*).

⁶ Rousseau, *Confessions*, dans OC I, p. 8.

⁷ *Ibid.*, p. 9 ; p. 39.

⁸ Voir par exemple à la fin du XIX^e siècle l'ironie du pédagogue Gabriel Compayré : « comment excuser chez Rousseau cette haine des livres, haine passablement ridicule, quand celui qui s'y abandonne avec passion est précisément un écrivain, un faiseur de livres ? » (*Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1879, p. 69).

des tentatives de guérison⁹ ». La préface de *Narcisse* en offre une parfaite formulation : « quoique [les sciences et les arts] aient fait beaucoup de mal à la société, il est très essentiel de s'en servir aujourd'hui *comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé*¹⁰ ». Ainsi périls et bienfaits des livres sont-ils pensés conjointement par Rousseau, selon le célèbre paradigme du *pharmakon*¹¹. À ce titre, il importe moins de se prononcer sur la *nature* des livres (en distinguant ouvrages nocifs et ouvrages sains) que d'opposer la « dangereuse méthode » adoptée par nombre de lecteurs à l'art de bien lire que défend au contraire Rousseau¹² – dans la lignée notamment de Montaigne. Pour étudier cette hygiène rousseauiste de la lecture, dans un siècle de « médicalisation de la lecture » où s'affirme l'« interdépendance du médical et du littéraire¹³ », nous insisterons sur deux aspects saillants.

Tout d'abord, nous entendons montrer que l'un des meilleurs paradigmes pour penser l'apaisement par les livres est chez Rousseau celui de la *consolation*. Rousseau, qui tenait son auteur de prédilection, Plutarque, pour un « maître et consolateur¹⁴ », voit dans la lecture non une panacée mais une consolation qui, si elle « ne ramène pas l'objet de la perte », du moins « permet de l'approcher indirectement tout en sachant qu'il ne nous sera plus jamais donné¹⁵ ». S'il est vrai qu'« il n'y a de véritable consolation que dans un rapport à l'autre¹⁶ », quelle est cette altérité consolante qui se découvre dans le dialogue entre lecteur et auteur ? La question est chez Rousseau d'autant plus riche que la consolation qu'il a pu trouver dans la lecture – et dans l'écriture ? – est redoublée par celle que bien des admirateurs de *La Nouvelle Héloïse* ou des *Confessions* affirment avoir puisée dans les œuvres de Rousseau. C'est qu'on ne saurait traiter du statut de la lecture chez Rousseau sans rappeler qu'il a suscité, plus qu'aucun écrivain de son temps, une façon de lire nouvelle¹⁷. Dans les témoignages de ses lectrices et lecteurs, le lexique thérapeutique a une présence dont il faut interroger le sens. Aussi gagne-t-on à articuler l'étude interne des thèses de Rousseau sur la lecture et l'exploration de leur réception contrastée chez celles et ceux qui ont vitupéré ou célébré l'œuvre rousseauiste. Comment, en se prononçant sur la nocivité ou sur les bienfaits des livres, Rousseau et certains de ses lecteurs révèlent-ils leur foi dans la puissance existentielle de la lecture ?

I. LA LECTURE : ENTRE POISON ET ANTIDOTE

L'actuel discours de valorisation sociale de la lecture ne doit pas faire oublier la virulence du procès contre la lecture – en particulier romanesque – sous l'Ancien Régime¹⁸. La toxicité des livres de fiction était inlassablement combattue par des censeurs jugeant que

⁹ Jean Starobinski, *Le Remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 1989, p. 166.

¹⁰ Préface de *Narcisse*, dans *OC II*, p. 974. Nous soulignons.

¹¹ Voir Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967 et « La pharmacie de Platon » [1968], dans *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972.

¹² Sur cette « dangereuse méthode », voir *OC I*, p. 8. Sur l'art de bien lire, voir notamment la lettre I. 12 de *La Nouvelle Héloïse* et son commentaire par Bérengère Baucher, « Rousseau et l'ombre de Dante : la leçon de lecture dans *La Nouvelle Héloïse* (I, XII) », *Rousseau et le roman*, dir. Coralie Bournonville et Colas Duflo, Paris, Classiques Garnier, p. 149-169.

¹³ Alexandre Wenger, *La Fibre littéraire, le discours médical sur la lecture au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 2007, p. 47.

¹⁴ Rousseau, *Correspondance Générale*, II, p. 65-66.

¹⁵ Termes de Michaël Foessel au sujet de Rousseau dans *Le Temps de la consolation*, Paris, Seuil, 2015, p. 147.

¹⁶ *Ibid.*, p. 28.

¹⁷ Voir Claude Labrosse, *Lire au xviii^e siècle, « La Nouvelle Héloïse » et ses lecteurs*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1985. Sur la conception rousseauiste de la lecture, et particulièrement l'articulation entre lecture effusive et lecture réfléchie, voir Yannick Seité, *Du livre au lire. La Nouvelle Héloïse roman des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 351 et suivantes.

¹⁸ Voir Aude Volpilhac, « *Le Secret de bien lire* ». *Lecture et herméneutique de soi en France au xviii^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2015, notamment p. 125-241.

« rien ne répand dans l'âme un poison plus subtil, plus présent, plus prompt¹⁹ ». Ce réquisitoire traditionnel trouve des résonances complexes chez Rousseau, qui paraît bel et bien considérer la corruption induite par les livres comme à la fois immédiate et définitive. À en croire nombre de ses déclarations, la lecture ne serait en effet pas seulement nocive : elle serait une pratique toxique contre laquelle n'existe aucun antidote. À propos des romans et du romanesque, c'est en effet le spectre du mal incurable qui se profile avec insistance dans les *Confessions*. La formule à laquelle recourt Rousseau dès les premières pages (les livres ont empli son esprit « de notions bizarres et romanesques dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu [l]e guérir²⁰ ») est redoublée par la suite : « voici encore une autre folie romanesque dont je n'ai jamais pu me guérir » ; « car quelques années d'expérience n'avaient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques²¹ ». Le mal contracté par la lecture des romans ne saurait être éradiqué ; les remèdes s'exposent toujours à être des illusions de remède. La même idée se profile dans un récit de découverte de la lecture qui concurrence celui des *Confessions*, à savoir celui du deuxième *Dialogue* : en lisant les romans héroïco-galants, Jean-Jacques « se fit des hommes et de la société des idées romanesques et fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir²² ». Il n'est pas jusqu'à un personnage de fiction, Sophie, dont Rousseau ne soulignait qu'après sa lecture de Fénelon, « elle aimait Télémaque [...] avec une passion dont rien ne pût la guérir²³ ». Si l'inguérissable est bien une catégorie matricielle dans l'œuvre de Rousseau, qui « apporte, sur le guérissable et l'inguérissable l'un des plus étonnants témoignages qui soient²⁴ », cette impuissance des remèdes transparaîtrait par excellence dans le cas de la lecture.

Encore faut-il identifier l'extension et la nature de cette maladie de la lecture chez un auteur qui se présente volontiers comme une « victime des livres », soumis à la « tyrannie comique de l'imprimé²⁵ ». Les livres seraient responsables d'une conception faussée du monde dont les manifestations privilégiées sont la « folie » et la « vision », deux termes qui suggèrent la prégnance du modèle quichottesque chez Rousseau²⁶. On aurait toutefois tort de penser que Rousseau cantonne l'intoxication livresque aux lectures romanesques. C'est de tout livre qu'Émile doit être longtemps tenu écarté (à l'exception d'un roman bien particulier : *Robinson Crusoé*²⁷). Si les romans figurent au premier rang du banc des accusés, ils ne sont pas les seuls ouvrages à faire l'objet d'un réquisitoire contre la lecture qui présente du reste de nombreux dénominateurs communs, chez Rousseau, avec le réquisitoire contre le théâtre. Pour le « sévère censeur des spectacles²⁸ » qui s'emploie dans *La Lettre à d'Alembert* à déconstruire l'idée d'une catharsis – en somme les fondements d'une théâtrothérapie ? –, bibliophobie et théâtrophobie sont deux versants d'un même malaise dans la culture²⁹.

¹⁹ Bourdaloue, « Sur les divertissements du monde », dans *Œuvres Complètes*, Tours, Cattier, 1863, p. 457. Sur cette « métaphore du poison courante au xvii^e siècle », qui est « réinvestie par les défenseurs du roman, soit pour faire de leurs ouvrages un contre-poison efficace, soit pour attribuer au naturel instable et peu aguerri du lecteur l'empoisonnement dont est accusé le roman », voir Camille Esmein, *L'Essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au xvii^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 66-68.

²⁰ *Confessions*, dans *OC I*, p. 8.

²¹ *Ibid.*, p. 77 et p. 176.

²² *Rousseau juge de Jean-Jacques*, dans *OC I*, p. 819. Voir aussi certains extraits de la correspondance : « j'eus toujours le cœur un peu romanesque et j'ai peur d'être encore mal guéri de ce penchant en vous écrivant » (17 janvier 1770).

²³ *Émile*, dans *OC IV*, p. 762.

²⁴ Jean Starobinski, *Le Remède dans le mal, op. cit.*, p. 166.

²⁵ Formules de Jules Vallès dans *Les Victimes du livre. Écrits sur la littérature*, Jaignes, La Chasse au Snark, 2001, p. 154.

²⁶ Voir la seconde préface de *La Nouvelle Héloïse* : « mais les longues folies n'amuse guère : il faut écrire comme Cervantès, pour faire lire six volumes de visions » (*OC II*, p. 18).

²⁷ Rousseau recommande plus exactement une version expurgée du roman de Defoe. Voir Benoit Caudoux, « Émile et Robinson », *Rousseau et le roman*, dir. Coralie Bournonville et Colas Duflo, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 171-205.

²⁸ Rousseau, *Entretien sur les romans*, dans *OC II*, p. 25.

Parmi les livres qui, au lieu de soigner les maux, les provoquent ou les aggravent, Rousseau s'attarde au livre IV des *Confessions* sur le cas particulier des livres de médecine. Avec humour, il les présente comme plus nocifs que salutaires. Le renversement paradoxal ne saurait être plus complet. Les livres de médecine endommageraient la santé plus qu'ils n'aident à la recouvrer et feraient contracter cette maladie suprême qu'est « la fantaisie de guérir » :

Je ne lisais pas la description d'une maladie que je ne crusse la mienne. Je suis sûr que si je n'avais pas été malade, je le serais devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie les symptômes de la mienne, je croyais les avoir toutes, et j'en gagnai par-dessus une bien plus cruelle encore, dont je m'étais cru délivré : la fantaisie de guérir. C'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. À force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai imaginer que la base de mon mal était un polype au cœur, et Salomon lui-même parut frappé de cette idée³⁰.

L'étude de la littérature médicale est « fatale » en ce que l'imagination exacerbée de Rousseau l'empêche de pratiquer une autre lecture qu'une lecture d'identification. Les descriptions médicales, détournées de leur finalité, en viennent à alimenter le travail des chimères autant que les aventures des héros de roman³¹. Cette revue des maladies imaginaires, qui frappe de discrédit un certain rapport à l'automédication, a des antécédents, comme dans le *Spectator* : « dès que je m'appliquai à la lecture des Livres qui en traitent, je sentis que mon pouls s'altérait ; je ne lisais presque jamais la description d'une maladie, qu'il ne m'en semblait d'être affligé³² ». Dans ces aveux d'hypocondrie, c'est bien une *pathologie de la lecture*, dans tous les sens du terme, qui se fait jour. Si les livres échouent superbement à guérir (et ont même l'effet inverse), Rousseau montre en revanche que la maladie transforme l'expérience de lecture. Il fait ainsi part de ses souvenirs de lecture entachés par sa mauvaise santé : « Les lectures que j'ai faites étant malade ne me flattent plus en santé. C'est une déplaisante mémoire locale qui me rend avec les idées du Livre celles des maux que j'ai soufferts en le lisant³³ ». C'est une réminiscence douloureuse dont il est question, la *mémoire locale* étant « l'idée qui est réveillée dans la mémoire par certains lieux, par certaines choses » (*Acad.*, 1762). Bien avant Proust³⁴, Rousseau fait valoir que le lecteur garde parfois moins en mémoire le contenu des livres que le contexte – heureux ou douloureux – dans lequel il les a lus.

Est-ce à dire que la lecture, quand elle ne s'expose pas à devenir elle-même une pathologie, se révèle être impuissante face à quelque maladie que ce soit ? Il faut en réalité revenir au grand récit d'initiation aux livres des *Confessions*, qui, malgré ses zones d'ombre, constitue d'abord une déclaration d'amour à la lecture. Après s'être dit incapable de guérir des visions romanesques, Rousseau écrit : « le plaisir que je prenais à relire [Plutarque] sans cesse me guérit un peu des Romains³⁵ ». Ainsi est-il vrai, à un certain degré du moins, que « la découverte des Hommes illustres fait office d'antidote³⁶ ». Ce baume a pour originalité de procéder du plaisir même, d'opérer sur d'autres livres (une lecture guérit d'autres lectures) et

²⁹ Sur la « proximité entre le procès de la lecture romanesque et le réquisitoire contre le théâtre », voir Aude Volpilhac, « *Le secret de bien lire* », *op. cit.*, p. 144-157. Comme le souligne Laurent Thirouin dans son ouvrage sur la condamnation augustinienne du théâtre, « Rousseau, au milieu du XVIII^e siècle, ne s'émeut pas davantage de faire cause commune avec les moralistes de Port-Royal ; certaines thèses qu'il soutient ont été – il en convient – “fortement alléguées par les écrivains ecclésiastiques” » (*L'Aveuglement salutaire. Le réquisitoire contre le théâtre dans la France classique*, Paris, Champion Classiques, 2007, p. 140).

³⁰ *Les Confessions*, dans *OC I*, p. 248.

³¹ Comme le souligne Alexandre Wenger, *La Fibre littéraire, le discours médical sur la lecture au XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 109.

³² Addison et Steele, *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, XIX^e discours, t. I, 1719, p. 119.

³³ *Les Confessions*, dans *OC I*, p. 128.

³⁴ Proust, « Journées de lecture », dans *Essais*, dir. Antoine Compagnon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2022, p. 562 et suivantes.

³⁵ *Les Confessions*, dans *OC I*, p. 9.

d'entraîner une révision axiologique : « je préférerais bientôt Agésilas, Brutus, Aristide à Orondate, Artamène et Juba³⁷ ». Certes, l'opposition paraît complète entre les fantaisies frivoles de La Calprenède et les sévères leçons républicaines de Plutarque, qui correspondent à deux régimes de lecture distincts, symbolisés par l'alternance entre deux bibliothèques. Pourtant, entre Romains et romans (jeu de mots de Rousseau³⁸), les affinités sont plus nombreuses qu'il n'y paraît : même *intérêt* pour des lectures qui suscitent l'enthousiasme, propension à l'identification, risque d'être leurré par une vision déformante du monde. La découverte de Plutarque a beau sembler se placer « sous le signe de la douceur, de la communion, de la transparence³⁹ », elle forge à Rousseau un caractère qui « l'a tourmenté tout le temps de sa vie⁴⁰ ». Ainsi comprend-on que la guérison ne soit que partielle (lire Plutarque « guérit *un peu* » des romans) et que Gide ait pu souligner la toxicité de la lecture des *Vies* : « il me paraît que Rousseau a été dès le début de sa vie comme empoisonné par Plutarque⁴¹ ».

Ce solennel récit de rencontre avec les livres connaît un prolongement dans l'épisode où Jean-Jacques, adolescent, se délecte des ouvrages que lui fournit une loueuse de livres, la Tribu. La passion de lire « prend des formes aussi extrêmes que lorsque Jean-Jacques la partageait avec son père : lecture en circonstances incongrues, aboutissant à l'épuisement de la bibliothèque⁴² ». *Fureur, avidité* : les mots employés suggèrent un rapport aussi intense que déréglé avec la lecture. Pourtant, cette folie livresque a aussi un effet thérapeutique :

Guéri de mes goûts d'enfant et de polisson par celui de la lecture, et même par mes lectures, qui, bien que sans choix et souvent mauvaises, ramenaient pourtant mon cœur à des sentiments plus nobles que ceux que m'avait donnés mon état⁴³.

La lecture guérit sans que la qualité des livres soit en jeu : les textes dévorés ont beau n'être pas les « bons ouvrages » dont Plutarque est le modèle, ils sont salutaires pour Rousseau. C'est que ces livres permettent un murissement, une évolution morale qui est arrachement aux « goûts d'enfant et de polisson » en même temps que plongée dans le pays des chimères⁴⁴.

La correction des mœurs n'est pas le seul paradigme selon lequel Rousseau envisage la thérapie par les livres. À l'usage métaphorique du lexique médical succède un usage littéral lorsqu'au livre VI des *Confessions*, la lecture permet bel et bien un allègement de la maladie. Si l'ardeur de lire ne saurait guérir en profondeur les maux, elle aide du moins à les surmonter :

Enfin je me sentis entraîné peu à peu malgré mon état, ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irrésistible, et tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours j'étudiais avec autant d'ardeur que si j'avais dû toujours vivre. On disait que cela me faisait du mal ; je crois, moi, que cela me fit du bien, et non seulement à mon âme, mais à mon corps ; car cette application pour laquelle je me passionnais me devint si délicieuse que, ne pensant plus à mes maux j'en étais beaucoup moins affecté⁴⁵.

³⁶ Jean-Yves Touchefeu, *L'Antiquité et le christianisme dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau*, Oxford, SVEC, 1999, p. 62.

³⁷ OC I, p. 9.

³⁸ « Elle affectait l'esprit romain, et moi je l'eus toujours romanesque ; cela se tenait de bien près » (OC I, p. 543). Sur la lecture romanesque de Plutarque, nous nous permettons de renvoyer à notre article « Rêves héroïques : lire Plutarque à la manière de Rousseau », *Dix-huitième siècle*, n°51, 1/2019, p. 397-416.

³⁹ Jean-Yves Touchefeu, *L'Antiquité et le christianisme dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau*, *op. cit.*, p. 15.

⁴⁰ OC I, p. 9.

⁴¹ Gide, *Essais critiques*, éd. Pierre Masson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 560.

⁴² Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 141.

⁴³ *Les Confessions*, dans OC I, p. 39.

⁴⁴ À propos de ce « refuge dans un monde enchanté », Philippe Lejeune note que « c'est l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* qui apparaît » (*Le Pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 141).

⁴⁵ *Les Confessions*, dans OC I, p. 232.

Au lieu de faire sien le discours sur la nocivité de la lecture (« on disait que cela me faisait du mal »), Rousseau le contredit en reconnaissant les bienfaits de l'étude. Il est remarquable que Rousseau, prompt pourtant à identifier l'excès de lecture comme une cause de dépérissement physique⁴⁶, juge ici les livres salutaires pour le corps non moins que pour l'esprit. La raison en est que la lecture permet de se détourner du fardeau de la maladie – en constituant ainsi par excellence un *divertissement*. En quoi ce paradigme du divertissement est-il toutefois concurrencé par un autre modèle, traditionnel⁴⁷ mais envisagé à nouveaux frais par Rousseau : celui du livre comme consolation ?

II. ÉLOGE DE LA LECTURE CONSOLATRICE

« Maître et consolateur » : la double qualité que Rousseau reconnaît à Plutarque dans une lettre à Louise d'Épinay de mai 1754 trouve son répondant dans d'autres hommages qu'il rend à l'auteur qui lui est le plus cher. Dans la quatrième promenade, Rousseau n'insiste en effet pas seulement sur le lien à la fois intime et indéfectible qui l'unit à Plutarque : « dans le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque est celui qui *m'attache* et me profite le plus⁴⁸ ». Il montre de quel secours est la lecture de Plutarque pour surmonter certaines afflictions, en l'occurrence les sarcasmes de l'abbé Rozier, dont Rousseau tire profit – conformément aux leçons du traité *Comment on pourra tirer utilité de ses ennemis* – pour s'examiner lui-même. Un an après cette lettre à Louise d'Épinay, Rousseau s'exprime sur la consolation par la littérature dans une lettre décisive, celle où il répond aux cruelles attaques de Voltaire contre le second *Discours* :

Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé de l'unique plaisir qui me reste : *c'est dans leur sein que je me console de tous les maux* ; c'est parmi leurs illustres enfants que je goûte les douceurs de l'amitié, que j'apprends à jouir de la vie et à mépriser la mort⁴⁹.

Rousseau raisonne successivement à l'irréel du passé et à l'irréel du présent. Il commence par imaginer, de même qu'à la fin du livre I des *Confessions*⁵⁰, un destin alternatif où il aurait été heureux sans les lettres. Néanmoins, dès lors qu'il se prononce non sur ce qu'il *aurait pu* être, mais sur ce qui *pourrait* arriver à l'homme qu'il est devenu, Rousseau reconnaît ne plus pouvoir renoncer aux lettres. La littérature a beau ne pas être sa vocation première, elle est son seul asile – presque un refuge maternel⁵¹ – au vu du cours qu'a pris son existence. Ainsi Rousseau peut-il accorder à son interlocuteur que, pour peu qu'on les considère comme un remède dans le mal, « les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent⁵² ».

⁴⁶ « Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, [les enfants] perdent toute leur vigueur ; ils deviennent délicats, faibles, malsains, plutôt hébétés que raisonnables ; et l'âme se sent toute la vie du dépérissement du corps » (*OC* II, p. 563).

⁴⁷ On songe bien sûr aux consolations stoïciennes (*Consolation à Marcia* de Sénèque), ou encore à la « Lettre de consolation de Plutarque à sa femme », reprise par Montaigne et parodiée par Céline dans une célèbre page de *Voyage au bout de la nuit* (1932, rééd. Paris, Gallimard, « Folio », 1952, p. 289).

⁴⁸ *Les Réveries du promeneur solitaire*, dans *OC* I, p. 1024.

⁴⁹ Lettre à Voltaire du 10 septembre 1755, dans *OC* III, p. 227. Nous soulignons.

⁵⁰ « Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendait naturellement, si j'étais tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'était plus convenable à mon humeur ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille et obscur d'un bon artisan, dans certaines classes surtout, telles qu'est à Genève celle des graveurs » (*OC* I, p. 43).

⁵¹ On citera à ce sujet Balzac : « hélas ! L'étude est si maternellement bonne qu'il y a peut-être crime à lui demander des récompenses autres que les pures et douces joies dont elle nourrit ses enfants » (*La Peau de chagrin*, éd. Sylvestre de Sacy, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1974, p. 137).

⁵² Voltaire, lettre du 30 août 1755, D6541. Comparer à *L'Ingénu* : « la lecture agrandit l'âme, et un ami éclairé la console » (*L'Ingénu*, dans *Romans et contes*, éd. Frédéric Deloffre, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, chap. xi, p. 317).

Quelles sont les implications de ce rapport consolatoire aux textes ? Tout d'abord, la lecture, si elle a valeur de consolation, ne se réduit pas à être un divertissement. Comme le souligne Michaël Foessel, « autant le divertissement désigne une conduite de fuite qui laisse l'angoisse inchangée, autant la consolation affronte la perte afin d'en modifier la perception⁵³ ». Certes, consolation et divertissement entretiennent des liens nombreux : le chapitre « De la diversion » des *Essais* s'ouvre par des considérations sur la consolation⁵⁴ et il est révélateur que telle phrase de Montaigne (« peu de chose nous divertit et détourne, car peu de chose nous tient ») devienne, sous la plume de Pascal, « peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige⁵⁵ ». Néanmoins, penser la lecture comme une consolation implique qu'elle ne soit pas seulement un délassement momentané, mais bien l'instrument d'un retour fécond sur soi et sur ses blessures. Au-delà du *topos* de l'évasion par la lecture, la fréquentation du texte favorise un rapport renouvelé de soi à soi.

Si le livre agit sur les blessures de l'âme, ce n'est pas à la manière d'un remède immédiat. La consolation suppose plutôt un adoucissement progressif de la souffrance. Il s'agit de ce type particulier de thérapie qu'est l'atténuation du mal par la capacité à cohabiter avec lui en portant peu à peu sur lui un regard différent. Dans un roman cher à Rousseau, Prévost fait dire à son personnage : « je lis beaucoup ; la lecture adoucit ce qu'il y a souvent de trop furieux dans mes agitations ; elle les change en une mélancolie douce, qui me fait aimer ma solitude⁵⁶. » C'est bien cette transformation de l'agitation en un affect moins violent (tel ce vague à l'âme « dont on ne sait s'il est dépérissement ou délectation voluptueuse⁵⁷ ») qui est l'un des horizons de la consolation.

Enfin, la consolation requiert à un certain degré le dialogue, fût-il avec soi-même. Les textes qui, depuis Boèce, relèvent du genre littéraire de la consolation, adoptent ainsi volontiers une forme dialogique⁵⁸. Selon les termes de Michaël Foessel, la consolation est « de part en part, un apprentissage de l'altérité », au sens où elle n'existe que dans le rapport à l'autre et où elle vise à « donner à l'affligé les moyens de regarder autrement ce qui l'afflige⁵⁹ ». Quel échange avec autrui, permettant à l'affligé d'envisager un avenir autre, se déploie dès lors dans la lecture ? Envisager la lecture comme un dialogue était, on le sait, la position de Montaigne, chez qui les livres sont le troisième « commerce⁶⁰ » (c'est-à-dire la troisième relation sociale ou affective) après le commerce amical et amoureux. L'auteur des *Essais* souligne la valeur consolatrice de ce commerce (« il me console en la vieillesse et en la solitude ») en recourant à une image médicale : « le malade n'est pas à plaindre, qui a la guérison dans sa manche⁶¹ ». La métaphore révèle l'atout du commerce livresque par rapport aux deux autres commerces : ce que Montaigne appelle « la facilité de son service », à savoir la liberté d'en jouir en toute circonstance, sans que l'autre – ici le livre – s'y refuse. Rousseau relève aussi, en d'autres termes, cette *disponibilité* qui fait le prix du commerce avec les livres. Même celui qui s'estime exclu de ses semblables peut trouver un réconfort dans l'échange avec l'écrivain. Rousseau écrit ainsi : « le goût des lettres est d'une grande ressource dans la vie [...] ». On a souvent occasion de s'estimer heureux de trouver des amis et

⁵³ Michaël Foessel, *Le Temps de la consolation*, op. cit., p. 28.

⁵⁴ « J'ai autrefois été employé à consoler une dame vraiment affligée » (Montaigne, *Essais*, éd. Emmanuel Naya, Delphine Reguig, Alexandre Tarrête, t. III, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2009, p. 72).

⁵⁵ *Ibid.*, p. 81 ; Pascal, *Pensées*, Sel. 77.

⁵⁶ Prévost, *Cleveland*, éd. Jean Sgard et Philip Stewart, Paris, Desjonquères, 2006, p. 97. Sur le goût de Rousseau pour *Cleveland*, voir les *Confessions* : « La lecture des malheurs imaginaires de Cleveland, faite avec fureur et souvent interrompue, m'a fait faire je crois plus de mauvais sang que les miens » (*OC I*, p. 220).

⁵⁷ Vladimir Jankélévitch, *L'Irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, « Champs Essais », 1974, p. 178. Voir plus tôt dans cet essai de belles réflexions sur « l'amère douceur de la consolation morale » (*ibid.*, p. 158).

⁵⁸ Voir Alexandre Tarrête, « Remarques sur le genre du dialogue de consolation à la Renaissance », *Réforme, humanisme, renaissance*, 2003, n°57, p. 133-152.

⁵⁹ Michaël Foessel, *Le Temps de la consolation*, op. cit., p. 28.

⁶⁰ Montaigne, *Essais*, éd. cit., III. 3, « De trois commerces », p. 68-71.

⁶¹ *Ibid.*, p. 68.

des consolateurs dans son cabinet, au défaut de ceux que le monde nous ôte ou nous refuse⁶² ». La communauté dans l'isolement : telle est l'expérience de la lecture. Le livre permet d'éprouver l'altérité dans la solitude, comme l'analyse superbement Proust : « ce qu'il faut donc, c'est une intervention qui, tout en venant d'un autre, se produise au fond de nous-mêmes, c'est bien l'impulsion d'un autre esprit, mais reçue au sein de la solitude. Or nous avons vu que c'était précisément là la définition de la lecture, et qu'à la lecture seule elle convenait⁶³. » Peut-être est-ce à ce titre que la lecture peut favoriser, sur un plan politique, la refondation d'une communauté. Tandis que Rousseau condamne les spectacles où « l'on croit s'assembler » alors que « chacun s'isole⁶⁴ », il montre quel rapport plus authentique à l'autre est susceptible de se nouer dans la solitude de la lecture⁶⁵.

Certaines lectures se prêteraient tout particulièrement à la consolation. Ainsi Rousseau tient-il l'Évangile pour la lecture consolante par excellence :

C'est, à mon gré, le plus sublime de tous les livres ; quand tous les autres m'ennuient, je reprends toujours celui-là avec un nouveau plaisir ; et, quand toutes les consolations humaines m'ont manqué, jamais je n'ai recouru vainement aux siennes⁶⁶.

C'est dire si la pensée de la consolation a chez Rousseau, outre un arrière-plan stoïcien, un riche arrière-plan chrétien. Geneviève di Rosa, en montrant que, dans l'œuvre de Rousseau, « certaines des nombreuses occurrences des termes consoler et consolation ont lieu clairement sur une scène d'énonciation religieuse », souligne que l'auteur des *Confessions* « fait écho à une tradition chrétienne de lecture-communion spirituelle⁶⁷ ». Encore ne faut-il pas négliger la suite du texte, où Rousseau reproche en somme à l'Écriture de n'être qu'écriture, et lui préfère les caractères universellement inscrits dans le cœur de l'homme : « mais enfin c'est un livre [...]. Non, mon digne ami ; ce n'est point sur quelques feuilles éparses qu'il faut aller chercher la loi de Dieu, mais dans le cœur de l'homme, où sa main daigna l'écrire⁶⁸ ».

Si la lecture des textes sacrés est – au moins partiellement – source de consolation, on ne s'étonne pas que Rousseau insiste sur la valeur consolatrice de celle de ses œuvres qui s'inspire le plus directement de la Bible : *Le Lévitte d'Ephraïm*, adapté du *Livre des Juges*. Ainsi justifie-t-il, indépendamment de tout jugement esthétique, la préférence qu'il accorde à ce texte :

Le Lévitte d'Ephraïm, s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages, en sera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai, sans sentir en dedans l'applaudissement d'un cœur sans fiel, qui loin de s'aigrir par ses malheurs s'en console lui-même, et trouve en soi de quoi s'en dédommager⁶⁹.

Consolation par la lecture, qui a pour originalité de provenir de la relecture que fait l'auteur de ses propres œuvres. C'est ainsi que « Rousseau se dédouble en auteur et en lecteur de son œuvre. L'écriture et la lecture de soi sont une thérapeutique par laquelle il vit de ses propres

⁶² Rousseau, *Projet pour l'éducation de Sainte-Marie*, dans *OC IV*, p. 46.

⁶³ Proust, *Journées de lecture*, dans *Essais*, éd. cit., p. 581.

⁶⁴ Rousseau, *Lettre à d'Alembert*, dans *OC V*, p. 16.

⁶⁵ Comme Christophe Martin l'a souligné dans sa communication « “Des spectacles dans les grandes villes, des romans aux peuples corrompus” : sur quelques liens entre *La Lettre à D'Alembert* et *La Nouvelle Héloïse* » (colloque de l'American Society of Eighteenth Century Studies, 2022), en s'appuyant sur une remarque décisive de la *Lettre à D'Alembert* : « de ce goût commun pour la solitude, naît aussi celui des lectures contemplatives et des romans dont l'Angleterre est inondée. [...] On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce soit de Roman égal à Clarisse, ni même approchant » (*OC V*, p. 75).

⁶⁶ Rousseau, lettre du 25 mars 1758 au ministre Jacob Vernes (CC 634).

⁶⁷ Geneviève Di Rosa, *Rousseau et la Bible. Pensée du religieux d'un Philosophe des Lumières*, Amsterdam, Brill – Rodopi, 2016, p. 47.

⁶⁸ Rousseau, Lettre du 25 mars 1758.

⁶⁹ *OC I*, p. 586.

ressources et se défend des agressions d'autrui⁷⁰ ». Il ne s'agit pas d'un cas isolé chez Rousseau. On connaît la scission de soi qu'annonce le début des *Rêveries* : « leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire [...]. Je vivrai décrépité avec moi dans un autre âge, comme je vivrais avec un moins vieux ami⁷¹ ». Si le mot de *consolation* ne figure pas, c'est bien d'écriture et de lecture consolatrices qu'il s'agit, comme lorsque, dans les *Dialogues*, le personnage de « Rousseau » célèbre la philosophie de J.-J. comme « la philosophie la plus consolante dans l'adversité⁷² ».

Au moins deux conclusions, à ce titre, s'imposent. Tout d'abord, la thérapie par la lecture et la thérapie par l'écriture sont chez Rousseau solidaires. On gagnerait ainsi à envisager la genèse de *La Nouvelle Héloïse*, telle qu'elle est rapportée dans de célèbres pages du livre IX des *Confessions*, comme un effort pour remédier à un ébranlement intérieur dont aucune distraction ne peut « guérir radicalement⁷³ ». Dans cette œuvre dont l'auteur « n'aurait visé, au moins en un premier temps, d'autre lecteur que lui-même », « l'imagination créatrice apparaît comme la consolation et le supplément d'une expérience malheureuse qui vient nourrir le réel par l'imaginaire⁷⁴ ». Par ailleurs, la consolation que Rousseau entend puiser dans ses propres textes invite à s'interroger sur la valeur thérapeutique que son public a, à son tour, reconnue à son œuvre. À quelles conditions les ouvrages de Rousseau ont-ils pu être accueillis comme un remède consolatoire ?

III. DE LA LECTURE DE ROUSSEAU COMME REMÈDE ?

Claude Labrosse l'a souligné à propos de *La Nouvelle Héloïse* : « tous les lecteurs qui écrivent reconnaissent à la lecture le pouvoir de modifier les esprits et de changer les mœurs⁷⁵ ». La lecture de *La Nouvelle Héloïse* serait une lecture agissante dont le lecteur ne peut sortir que transformé. Dès lors, ce roman où l'imaginaire médical a une place importante (inoculation de l'amour, dispositifs curatifs⁷⁶) peut-il constituer un remède pour le lecteur ? Liant le contenu thématique du roman et son effet sur le public, Alain Grosrichard écrit : « Le rêve, c'eût été qu'après lecture de la Julie, les lecteurs se retrouvaient prémunis à vie contre [les maux de Vénus]. [...] En sorte qu'on serait comme vacciné par ce roman contre la maladie d'amour et ses mortels dangers⁷⁷. » Pourtant, si le roman révèle les failles des remèdes à l'amour⁷⁸, n'en résulte-t-il pas que la guérison du lecteur est elle-même compromise ?

Le lexique auquel recourent certains lecteurs et lectrices de Rousseau suggère, à des degrés divers, un salut par la lecture. Trois modèles peuvent notamment être identifiés : celui de la denrée bienfaisante, celui du discours consolant, celui de l'écrit guérisseur. À un premier

⁷⁰ Marc Eigeldinger, « Les *Rêveries*. Solitude et poésie », dans *J.-J. Rousseau. Quatre études*, Neuchâtel, La Baconnière, 1978, p. 110.

⁷¹ *Rêveries du promeneur solitaire*, dans *OCI*, p. 1001.

⁷² *Rousseau juge de Jean-Jacques*, « Premier Dialogue », dans *OCI*, p. 727.

⁷³ *Les Confessions*, IX, dans *OCI*, p. 430.

⁷⁴ Christophe Martin, *La Philosophie des amants. Essai sur La Nouvelle Héloïse*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2021, p. 20 ; p. 35.

⁷⁵ Claude Labrosse, *Lire au XVIII^e siècle, op. cit.*, p. 90.

⁷⁶ Voir le célèbre épisode de « l'inoculation de l'amour » et l'estampe associée (*OC II*, III, 13, p. 329). Le projet de Wolmar dans la seconde moitié du roman est un projet thérapeutique : « il fait plus, il prétend vous guérir » (*ibid.*, IV, 5, p. 417) ; « mes succès m'encouragèrent, et je voulus tenter votre guérison comme j'avais obtenu la sienne » (*ibid.*, IV, 12, p. 495).

⁷⁷ Alain Grosrichard, « L'inoculation de l'amour », dans *De l'amour*, Paris, Flammarion, 1999, p. 20. Selon Youmna Charara, « aux yeux de Rousseau, la littérature doit assumer une fonction thérapeutique ; le roman, lorsqu'il est fidèle à sa mission, apparaît comme une forme d'inoculation » (« Inoculation et roman au XVIII^e siècle, chez Rousseau, Dulaurens et Révéroni Saint-Cyr », *Eidolon*, n°55, « Littérature et médecine II », n°55, 2000, p. 199).

⁷⁸ Comme nous proposons de le montrer dans « L'asile profané. Désenchantement du lieu et guérison des amants dans *La Nouvelle Héloïse* », *Les Remèdes à la passion amoureuse de l'Antiquité au XVIII^e siècle*, dir. Gautier Amiel, Adeline Lionetto, Dimitri Mézière, Paris, Classiques Garnier, 2023.

niveau, Manon Roland dit du Rousseau de *La Nouvelle Héloïse* : « il sembla que c'était l'aliment qui me fût propre⁷⁹. » Cette image s'appuie sur le *topos* de la lecture comme ingestion, qui pouvait faire dire à Sénèque que la lecture est « l'aliment de l'âme⁸⁰ ». Avec humour, Sévigné écrivait ainsi au sujet des *Essais de morale* de Nicole : « devinez ce que je fais, je recommence ce traité ; je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler⁸¹ ». Au-delà de cette ébauche d'une diététique de la lecture, Rousseau est volontiers tenu pour un consolateur, comme lorsqu'Isabelle de Charrière commente l'anthropologie rousseauiste dans son *Éloge de Rousseau* :

Nous sommes si las de nous-mêmes et de toutes nos réalités que nous avons besoin de choses idéales pour rajeunir nos imaginations affaïssées et nos cœurs affadis. Oui, l'on nous fait un extrême plaisir de nous dire quelquefois que l'homme est naturellement bon ; que l'homme de la nature est tout différent de celui que nous voyons partout. Alors nous nous persuadons que l'état de société n'est qu'une circonstance où l'homme pouvait se trouver ou ne se trouver pas ; et nous nous consolons mieux de cette dégradation accidentelle que d'une abjection naturelle, éternelle, inhérente⁸².

Ainsi s'agit-il moins de se prononcer sur la validité du « principe fondamental » sur lequel Rousseau « a raisonné dans tous ses écrits⁸³ » que d'y trouver une source de consolation. Enfin, c'est bien d'une *guérison* par Rousseau que font part certains lecteurs, à l'instar de Mercier : « j'ose dire que j'aurais été malheureux sans les écrits de J.-J. Rousseau ; ils m'ont si bien guéri d'une ambition inquiète, que je n'ai plus voulu rien être autre chose sur terre qu'être homme⁸⁴. » Dès la parution de *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau a pu être identifié à un médecin des cœurs. Il en est ainsi dans la *Contre-Prédiction sur La Nouvelle Héloïse* du libraire C.-J. Panckoucke, qui propose une variation sur la lapidaire ouverture de la préface : « et semblable aux médecins qui ordonnent un remède pour prévenir le mal, il produira son livre sous le titre de roman, et par cet innocent artifice, il réussira à guérir des cœurs corrompus et à faire aimer la vertu⁸⁵. »

Encore le discours inverse n'est-il pas moins répandu. Ces lignes de Panckoucke prennent le revers d'une *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit sur La Nouvelle Héloïse*, écrite par un détracteur de Rousseau, Charles Bordes. Or, l'auteur de ce pamphlet peignait au contraire Rousseau comme un empoisonneur :

Et semblable aux empiriques qui font exprès des blessures pour montrer l'excellence de leur baume, il empoisonnera les âmes pour avoir la gloire de les guérir ; et le poison agira violemment sur l'esprit et sur le cœur ; et l'antidote n'opèrera que sur l'esprit et le poison triomphera⁸⁶.

Au prix d'un notable renversement de la dialectique du remède dans le mal, Bordes accuse Rousseau de nuire en profondeur à son lecteur en donnant l'illusion de le sauver. À ses yeux, l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* est tout l'inverse d'un bon médecin : il serait un

⁷⁹ Manon Roland, *Mémoires*, Paris, Mercure de France, 1966, p. 464.

⁸⁰ « *Alit lectio ingenium* » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, trad. Henri Noblet, Paris, Les Belles Lettres, 1984, t. III, lettre 84, p. 121).

⁸¹ Sévigné, lettre du 4 novembre 1671, dans *Lettres*, éd. R. Duchêne, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, t. 1, p. 375.

⁸² Isabelle de Charrière, *Éloge de Jean-Jacques Rousseau*, dans *Œuvres complètes*, Amsterdam, Van Oorschot, 1984, p. 205.

⁸³ Selon la formule de Rousseau à propos du principe de la bonté naturelle de l'homme, dans sa *Lettre à Christophe de Beaumont*, OC IV, p. 935.

⁸⁴ Louis-Sébastien Mercier, *De Jean-Jacques Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution*, éd. Raymond Trousson, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 129.

⁸⁵ Charles-Joseph Panckoucke, *Contre-prédiction au sujet de La Nouvelle Héloïse*, citée dans Raymond Trousson, *Jean-Jacques Rousseau*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Mémoires de la critique », 2000, p. 233.

⁸⁶ Charles Bordes, *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit sur La Nouvelle Héloïse*, citée dans Raymond Trousson, *Jean-Jacques Rousseau*, op. cit., p. 227. Charles Bordes avait répliqué en 1751 au premier *Discours* par un *Discours sur les avantages des sciences et des arts*. Voir la réponse de Rousseau, dans OC III, p. 71 et suivantes.

« empirique », autrement dit un charlatan⁸⁷. La toxicité du roman de Rousseau fait l'objet d'autres réquisitoires, comme chez Marmontel : « celui qui met de doux poisons sous la main des enfants dira-t-il que s'ils s'empoisonnent on ne doit pas les accuser ? Or fut-il jamais de poison mieux assaisonné que celui de cette lecture⁸⁸ ». Contrairement au *topos* lucrétien, ce n'est pas le bord d'une coupe contenant une « liqueur salubre⁸⁹ » qui est enduit de miel : le breuvage bien assaisonné est un poison et non un remède. La lecture de Rousseau ne serait jamais plus dangereuse que lorsqu'elle paraît la plus bienfaisante.

Peut-être le cas le plus suggestif est-il celui des lecteurs qui associent amour pour les œuvres de Rousseau et défiance envers leur potentielle nocivité. Stendhal, qui fut dans sa jeunesse un grand admirateur de Rousseau avant d'entreprendre de se « dérousseauter⁹⁰ », décrit ainsi l'idéalisme qu'il a hérité de *La Nouvelle Héloïse* comme une pathologie dont il importe de guérir :

Il y a un autre défaut que j'ai eu longtemps et dont je cherche à me guérir chaque jour. Ne voyant personne chez mon grand-papa, je portai toute mon attention sur les ouvrages que je lisais : Jean-Jacques eut la préférence ! Je me figurai les hommes d'après les impressions qu'il avait reçues de ceux avec qui il avait vécu. Par là, il fit sur moi ce que les romans, dont il avait nourri sa jeunesse, avaient fait sur lui. Étonné de ne point trouver dans le monde ces hommes parfaits (en bien comme en mal) que j'y attendais, je crus que mon malheur m'avait fait tomber dans une société d'ennuyeux et de gens froids. [...] Cette folie me donna quelques moments de la plus divine illusion, dont celles mêmes qui en étaient la cause ne se doutèrent pas ou, qu'elles ne purent comprendre ; mais, en général, elle me donna une existence mélancolique, j'étais misanthrope à force d'aimer les hommes, c'est-à-dire que je haïssais les hommes tels qu'ils sont, à force de chérir des êtres chimériques, tels que Saint-Preux, milord Édouard, etc., etc⁹¹.

Toute l'originalité de ces lignes est que Stendhal emprunte à Rousseau son discours ambivalent sur la lecture pour l'appliquer au chef-d'œuvre de Rousseau. La jouissance de l'imaginaire a pour contrepartie la folie romanesque et le sentiment d'inadaptation : c'est au moment où Stendhal déplore l'influence néfaste de *La Nouvelle Héloïse* qu'il se rapproche le plus des griefs qu'avait lui-même adressés Rousseau aux romans dont il s'est délecté. Ainsi est-ce une conception de la lecture singulière que certains enfants spirituels de Rousseau puisent dans son œuvre : une lecture à la fois dysphorique et euphorique, source d'aliénation comme de découverte de soi. Chez Rousseau et certains de ses successeurs, « la passion des livres [...] n'a d'égale que l'ardeur iconoclaste avec laquelle l'auteur s'acharne à dénoncer les maléfices qu'ils recèlent⁹² ». C'est parce qu'elle console du mal qu'elle secrète que la lecture est, chez Rousseau, indissolublement un poison dont il faudrait guérir, et l'un des remèdes les plus salutaires.

⁸⁷ « Le mot *empirique* se prend odieusement dans un sens figuré, pour désigner un charlatan, et se donne à tous ceux qui traitent les maladies par de prétendus secrets, sans avoir aucune connaissance de la médecine. Voyez CHARLATAN » (*Encyclopédie*, art. EMPIRIQUE).

⁸⁸ Marmontel, *Essai sur les romans*, dans *Œuvres*, Paris, Belin, 1819, t. III, p. 578.

⁸⁹ D'après la traduction que donne Rousseau des célèbres vers du *De natura rerum* (OC V, p. 1277).

⁹⁰ Stendhal, *Œuvres intimes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 152.

⁹¹ Stendhal, *Correspondance générale*, Paris, Honoré Champion, 1997-1999, t. I, p. 221 (lettre du 29 octobre 1804). Le verbe *guérir* est répété dans les lignes qui suivent : « le hasard m'a fait bavarder sur cette folie dont j'ai eu tant de peine à guérir » ; « cette folie est l'effet naturel et inévitable de l'éducation des livres. Lorsqu'ils en sont guéris, elle fait rechercher les gens qui en ont été atteints, parce qu'ils sont la fleur de la société » (*ibid.*).

⁹² Gilbert Ravy, « Au commencement étaient les mots. Pouvoir et magie du livre dans les récits autobiographiques », *Germanica*, n°20, 1997, p. 15-29.